

WAKE THE DEAD

Frédéric Czilinder



ARMADA

WAKE THE DEAD

Du même auteur :

Celui qui hante ces murs (2011) - Éditions Nostradamus

L'héritage des ténèbres (2012) - Éditions Terriciae



Retrouvez nous sur internet

www.editions-armada.com

Tous nos livres, nos ebooks, nos auteurs.

Frédéric CZILINDER

WAKE THE DEAD



Éditions
ARMADA

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans l'autorisation expresse de l'auteur.

© Frédéric Czilinder & Editions *ARMADA* 2016
Couverture : Michel Borderie

ISBN : 979-10-90931-68-8

À Wes, Georges et Stephen, cela va de soi.

« Il y a plus de morts que de vivants. »
Jean-Pierre Andrevon – *Un horizon de cendres*

Prologue

LES NACELLES OSCILLAIENT AVEC D’AFFREUX couinements de charnières mal huilées, et Jake se cramponnait au mât à chaque nouvelle impulsion du vent, le cœur au bord des lèvres. Il ne se rappelait plus très bien comment il avait trouvé le courage de gravir la structure d’acier de la grande roue, mais à présent que l’exploit était accompli et qu’il était perché à califourchon sur l’axe central, son foutu vertige lui était revenu. Il devait lutter avec l’impression que le sol l’attirait comme un aimant, que ses pauvres fesses ankylosées allaient glisser et précipiter sa chute, qu’il allait s’écraser au sol, quinze *yards* plus bas.

Le sol.

D’après ce qu’il avait pu saisir lors du dernier coup d’œil qu’il avait risqué en contrebas, le site était plongé dans l’obscurité. L’éclat de la lune luisant à la surface de l’océan suffisait à peine à esquisser le relief des attractions et des baraques foraines. La fête tout entière s’était brutalement retrouvée dans le noir au plus fort de la cohue, quand les gens se piétinaient en hurlant pour échapper à... aux...

Un spasme lui comprima l’estomac et l’amertume de la bile lui soutira une grimace de dégoût. Il serra les dents pour ne pas gerber.

Il lui avait semblé apercevoir quelques ombres mouvantes, mais ce pouvait tout aussi bien être le fruit de son imagination.

Un silence de mort était retombé depuis que les derniers cris avaient cessé et que les ultimes plaintes s'étaient éteintes.

Il n'y avait plus rien de vivant, là-dessous. Ou presque.

Jake frissonna, sortit son téléphone cellulaire et pianota fiévreusement le 911 sur le clavier numérique. Mais comme lors de son précédent essai, l'écran affichait l'absence de réseau, comme si la coupure de courant avait également affecté l'émetteur, à moins d'un *mile* de là. Ces trucs-là ne disposaient-ils pas d'une batterie de secours ? Il ne savait pas, il ne savait plus.

Il déglutit à grand-peine pour avaler sa salive et songea à ses amis.

Stan et lui avaient été séparés de Chris et Sarah par le brusque mouvement de panique qui s'était emparé de la foule quand ça avait commencé. Il espérait qu'eux aussi avaient trouvé un refuge. Sinon, à l'instar de ce pauvre Stan, il ne donnait pas cher de leur peau.

Le garçon était mort. Sous ses yeux. Pauvre type. Crever, c'est déjà pas terrible, mais de cette façon...

La brise imprima un nouveau mouvement de balancier aux nacelles. L'ensemble de la structure vibra et Jake sentit sa quèquette se ratatiner au fond de son slip.

Foutu vertige ! Foutue soirée !

Il dressa l'inventaire de ses poches.

Quelques dollars froissés, un briquet-tempête, un paquet de clopes bien entamé, une poignée de bonbons, son baladeur numérique et le ticket d'entrée du parc. Pas vraiment un équipement de survie.

Tant pis. À présent qu'il se trouvait dans cet abri tout relatif, il lui fallait garder son calme et tenir le coup. Les autorités allaient bien finir par être prévenues et les forces de l'ordre débarqueraient.

Ouais. Ou alors, c'était partout pareil. Dans tout le comté, dans tout l'état, dans tout le pays, et peut-être bien dans le monde entier !

L'angoisse serra sa gorge d'un cran de plus.

Pour Halloween, en plus, quelle ironie !

Jake prit une cigarette dans son paquet, se la ficha au coin des lèvres et l'alluma.

La première bouffée lui fit tourner la tête. Merde, c'était une des clopes trafiquées de Chris, un joint maquillé en cigarette manufacturée. Rusé comme un renard, ce Chris.

Il se sentit vaguement sourire, avant de coiffer son casque et de lancer une lecture aléatoire.

Le hasard voulut que ce soit *Highway to hell*.

Chanson de circonstances, non ?

7:15 a.m.¹ – Jake

IL Y AVAIT DEUX CHOSES QUE JAKE LONGWOOD ÉTAIT parfaitement incapable de faire : pisser sans en mettre sur le bord de la cuvette – ou carrément à côté, au grand dam de sa mère – et se lever à l’heure.

Quand le réveil sonna pour la troisième fois et qu’il pressa encore le bouton off, il fallut toute la force de persuasion de Martha Longwood pour tirer son fils du lit. Comme chaque matin depuis la perte de son emploi, elle entraînait alors dans la chambre de sa marmotte de rejeton et ouvrait grand les rideaux pour laisser entrer le soleil dans la pièce. Une horde de vampires récalcitrants n’auraient pas pu lui tenir tête.

Et si ça ne suffisait pas, il y avait également la technique du seau d’eau, tout aussi spectaculaire qu’efficace.

« Putain ! Maman ! » gémit Jake en enfouissant son visage sous son oreiller.

Martha Longwood n’était pas une femme à qui l’on pouvait s’opposer, surtout si l’on était son fils. Et Jake le savait pertinemment.

Depuis que son père avait disparu dans le sillage de sa secrétaire, douze ou treize ans plus tôt – Jake était encore à la maternelle – sa mère était en quelque sorte devenue l’homme de la maison.

À la connaissance du garçon, elle n’avait pas eu d’histoires sentimentales depuis des lustres. Elle n’en avait pas vraiment eu le temps, du reste, avec les deux boulots qu’elle avait cumulés jusqu’à ces dernières semaines ;

¹ Dans les pays anglo-saxons, a.m pour *ante meridiem* (matin) et p.m pour *post meridiem* (après-midi)

jusqu'à ce que la conserverie et l'hôtel Newport ne mettent la clé sous la porte presque simultanément. Elle avait consacré ces quinze dernières années au paiement des traites de la maison et à l'éducation de son fils. Le seul homme de sa vie, comme elle se plaisait à le répéter lors des rares moments de complicité que l'adolescent daignait encore lui accorder.

Jake posa les deux pieds par terre, le drap jeté pudiquement sur ses cuisses. Il dormait nu, été comme hiver, et depuis que la puberté avait fait de lui un vrai mec, ou presque, il ne supportait plus le regard de sa mère sur son intimité.

« Ça empeste le tabac ! le sermonna-t-elle. Tu as encore fumé, hier soir, hein ? »

Elle ouvrit la fenêtre à guillotine. Aussitôt, la brise froide de fin octobre pénétra dans la pièce.

« Putain ! Maman ! s'écria-t-il. Ça caille !

— Tu n'as qu'à te lever et t'habiller », rétorqua-t-elle sans une once de compassion dans la voix.

Le père de Martha avait succombé à un cancer du poumon quelques années plus tôt. Elle tolérait que Jake fume pour que celui-ci ne le fasse pas en cachette, mais elle ne ratait aucune occasion de lui faire payer ce petit vice. Histoire, sans doute, de lui en faire passer l'envie.

« Le petit-déjeuner est prêt », ajouta-t-elle avant de disparaître dans le couloir.

La mine défaite avec de profonds cernes autour des yeux, il passa une main pour dompter sa chevelure châtain tout ébouriffée. Sa nuit n'avait pas été de tout repos, peuplée de rêves sans queue ni tête qu'il devait sans doute aux conneries qu'il avait visionnées à la télé avant de s'endormir.

Il secoua la tête pour tâcher de se remettre les idées en place.

Voyons, quel jour était-on, déjà ?

Ah, oui, vendredi. Le 31 octobre. Ce soir, c'était la fête d'Halloween.

Et il allait donner son premier concert, vers 8:00 ce soir, avec ses potes du groupe.

L'idée lui décocha un sourire.

Son regard parcourut la pièce pour se poser sur sa guitare, une Gibson qu'il s'était payée après avoir bossé à l'hôtel tout l'été avec sa mère, et son ampli Marshall.

Au-dessus, placardée au mur, trônait l'affiche de l'événement.

Wake the dead en concert !

Ce soir !

Au Luna Park !

Entrée gratuite, venez nombreux !

Le texte était agrémenté de citrouilles grimaçantes et d'une de tête de mort stylisée.

Il n'était pas peu fier de son coup de crayon. Chris et Sarah avaient adoré. Stan s'était montré un peu plus réservé, comme à son habitude quand l'idée ne venait pas de lui.

Son sourire s'élargit tandis qu'il ramassait les fringues traînant sur le sol, là où il les avait abandonnées la veille. Il renifla ses chaussettes et son sweat-shirt avant de décider qu'il pouvait les porter un jour de plus, mais préféra enfiler un caleçon propre. Après un passage éclair dans la salle de bain, il s'aspergea d'eau de toilette pour dissimuler la légère odeur de transpiration pouvant

encore empuantir ses fripes. Il dévala ensuite les escaliers jusqu'au rez-de-chaussée et se dirigea vers la cuisine où sa mère finissait de griller du bacon à la poêle.

« Tu ne comptes pas changer de vêtements ? le houspilla-t-elle dès qu'il se fut assis à table. Tu as porté cette paire de jeans toute la semaine. Et ce n'est pas le sweat-shirt que tu portais déjà hier ?

— Maman... » geignit-il, un peu agacé.

Elle posa l'assiette fumante devant le garçon qui ne fit qu'une bouchée de son contenu.

Il était en train de descendre un verre de jus d'orange quand un coup de klaxon retentit à l'extérieur.

Jake se leva d'un bond.

« C'est Stan, je file Maman ! »

Après un bref aller-retour à l'étage, le garçon franchit le seuil chargé de son ampli et de sa guitare tandis que Stan donnait un nouveau coup d'avertisseur impatient.

« T'es à la bourre, Jake ! lui dit-il en sortant de l'antique Honda pour l'aider à fourrer ses affaires dans le coffre. On va jamais pouvoir distribuer tous les tracts avant d'aller en cours ! »

L'adolescent désigna la pile de prospectus posée sur la banquette arrière. Des copies de l'affiche réduites au format A4, de toutes les couleurs.

« Ton paternel t'a laissé faire autant d'exemplaires ?

— Tu penses bien que non ! »

Stan éclata de rire. Son père était le concessionnaire automobile de Deep Harbor. Il était réputé pour son sens affûté des affaires comme pour sa pingrerie.

« Je me suis glissé dans son bureau pendant qu'il usait sa salive à fourguer une épave à un pauvre gars ! »

Jake prit place dans la voiture et claqua la portière.

« En avant ! s'exclama Stan, survolté. Rock'n'roll ! »
Il enfonça l'accélérateur et la vieille japonaise s'élança.

7:45 a.m. – Riley

LE SHÉRIF RILEY MANQUA DE RENVERSER SON CAFÉ sur son uniforme quand son adjoint pila net dans la cour de madame Smith. Il lui jeta un regard noir tandis que Thompson souriait bêtement, les mains toujours sur le volant.

La journée s'annonçait merdique, dans la continuité d'une nuit mouvementée, comme l'en avaient informé les adjoints Burke et Owen lors de la relève. C'était exceptionnel pour un patelin comme Deep Harbor.

Les interventions s'étaient enchaînées.

Il y avait d'abord eu cet accident de la route, vers 9:00, à la sortie du Comté. Plus de peur que de mal pour Jim, un pauvre bougre qui avait tendance à abuser de la bouteille depuis la fermeture de la conserverie et la perte de son emploi. L'adjoint Burke l'avait mis en cellule de dégrisement, après avoir passé deux heures à gérer la circulation en attendant l'arrivée de la dépanneuse.

Puis les deux policiers avaient dû se rendre chez McCallum, un fermier du coin qui les avait harcelés au téléphone pour une histoire de culture vandalisée. Des petits malins avaient creusé des trous au milieu d'un de ces champs. Sept ou huit, d'après les premières constatations des adjoints, dans la lueur des phares et de leurs lampes torches. Ça devait être un coup des gosses, en général très excités et très farceurs à l'approche des

fêtes d'Halloween. Il n'y avait pas mort d'homme et cette affaire aurait pu attendre le lendemain. Mais McCallum était un fieffé enfoiré, proche du maire Rigsby qu'il n'aurait pas manqué d'appeler au beau milieu de la nuit pour lui faire part de l'incompétence des policiers.

Une heure plus tard, après une courte pause au Diner, ils avaient fait un saut au cimetière de Silent Hill à la suite de l'appel de « Digger », surnom que Mike Peterson devait à son emploi de fossoyeur et de gardien de la nécropole. Disparition de cadavre. Rien que ça.

Alerté par du bruit, Mike était allé inspecter la morgue et avait découvert un des tiroirs réfrigérés grand ouvert, vide de son occupant.

Les deux flics avaient effectivement constaté l'absence du macchabée. Mike n'avait vu personne entrer ni sortir. Le temps d'enfiler son pantalon, de prendre sa torche et de mettre la main sur sa batte de base-ball, les types avaient pris la poudre d'escampette, emmenant le corps. Pas de trace d'effraction non plus. On était dans une petite ville sans histoire et le fossoyeur prenait rarement la peine de fermer la porte à clé.

Burke avait ôté son chapeau pour gratter le sommet de son crâne dégarni puis avait sondé d'un regard perplexe les ténèbres au fond du compartiment réfrigéré. Quelques remugles persistants de putréfaction l'avaient fait grimacer de dégoût.

Le mort en question était un corps non réclamé ; un pauvre vieux sans famille ayant toujours vécu en ermite près de l'étang de Black Forest.

Voler un cadavre, quelle étrange idée ! Encore un coup d'adolescents en mal de sensations voulant faire une mauvaise blague.

Riley essaya de se rappeler la peine encourue pour ce genre de forfait, en vain. En vingt ans de service, c'était bien la première fois que cela se produisait.

Le téléphone avait sonné alors que Burke et Owen venaient tout juste de quitter le poste. Encore engourdi par une mauvaise nuit sommeil, le shérif méditait leur rapport en sirotant le café qu'il avait l'habitude de prendre au Cookie Dinner, en venant travailler.

Thompson avait décroché le premier, avant de lui passer la communication. À l'autre bout de la ligne avait résonné la voix de la vieille Smith, enseignante retraitée et veuve de guerre qui vivait seule avec ses nombreux chats dans une vieille maison un peu à l'extérieur de la ville.

Un vagabond s'était introduit dans son jardin et avait essayé d'ouvrir la porte d'entrée, sans y parvenir. L'octogénaire se barricadait chez elle dès la nuit tombée depuis un cambriolage dont elle avait été victime deux ou trois ans plus tôt. Apparemment, cette fois-ci, le maraudeur n'avait pas insisté et s'en était allé comme il était venu.

Riley avait laissé son premier adjoint prendre le volant pour les conduire chez la veuve où ils arrivèrent quelques minutes plus tard.

Le shérif vida d'un trait le contenu de son gobelet et le posa sur le tableau de bord avant de s'extirper du véhicule, le dos en compote. Thompson conduisait comme un pied.

La vieille Smith devait guetter leur arrivée car elle sortit sitôt qu'il eût claqué la portière.

« Joshua, te voilà enfin, petit garnement ! Toujours en retard, comme quand je t'avais en classe. »

Joshua Riley ne put s'empêcher de sourire à l'évocation de l'époque lointaine où il usait ses fonds de culotte sur les bancs de l'école publique. Il se faisait souvent engueuler – à juste titre – par Abigail Smith, et ses fesses avaient même tâté une fois ou deux de sa légendaire badine. Cela faisait combien de temps, maintenant ? Trente ? Trente-cinq ans ? Il ne savait plus vraiment. Passé la quarantaine, on ne comptait plus trop les années. Dans son souvenir, la vieille femme était déjà vénérablement âgée.

Après une étreinte pleine d'affection, la veuve entreprit de lui raconter les faits...

7:15 a.m. – un peu plus tôt – Abigaïl

ABIGAIL SMITH SE LEVAIT TOUJOURS TRÈS TÔT, UNE habitude de vieille dame, sans doute. Vêtue de son vieux peignoir râpé, elle commença par remplir d'eau sa bouilloire avant de la mettre à chauffer sur la gazinière. Pustule et Crapule étaient déjà là, à se frotter contre ses jambes pâles et variqueuses, réclamant leur collation du matin. Les deux matous n'en finissaient pas de ronronner.

« Doucement, les enfants, leur signifia-t-elle. Maman va s'occuper de vous. »

Elle s'exécuta et sortit une petite écuelle qu'elle remplit de lait, avant de la déposer dans un coin de la cuisine. Au bruit familier du récipient métallique heurtant le plancher, un troisième chat s'amena nonchalamment dans la pièce et prit le temps de s'étirer

avant de se joindre à ses congénères qui lapaient déjà avec délectation.

Il en manquait encore un, Baudelaire, ainsi nommé en souvenir d'un poète français que l'enseignante aimait beaucoup et se plaisait à faire découvrir à ses élèves dans la langue de Molière, en son temps.

« Baudelaire ? appela-t-elle. Le déjeuner est servi. »

L'animal ne se montra pas. Il avait dû sortir se soulager ou se dégourdir les pattes, la chatière permettant à chacun de ses petits pensionnaires d'aller et venir à leur guise. Tel qu'elle connaissait ce coquin de félin, peut-être même était-il en train de croquer un mulot ou un petit moineau.

La bouilloire émit un sifflement vaporeux. L'eau était fin prête pour le thé.

Ce fut au moment où elle revenait vers la gazinière qu'une ombre passa à la périphérie de son regard, à l'extérieur. Il y avait quelque chose dehors.

Sa première pensée fut pour Baudelaire, mais la forme entraperçue était bien trop massive pour appartenir à un chat.

Sans interrompre son geste, elle coupa le feu, mettant ainsi fin au sifflement suraigu qui mourut en quelques instants.

Le silence retomba soudain et lui donna la chair de poule. Hormis la vieille horloge égrenant son lourd tic-tac à un rythme identique à ses propres battements cardiaques, il n'y avait plus un bruit. Même le chant matinal des oiseaux s'était tu.

Quand elle était enfant, il arrivait de temps à autre que des animaux sauvages s'aventurent à proximité des habitations, mais cela ne s'était pas produit depuis des lustres.

Elle pivota vers la fenêtre. Le gémissement du parquet sous ses pantoufles lui décocha un frisson au creux des reins. En deux enjambées, elle fut derrière son rideau et risqua un œil dans le jardin.

Le ciel avait déjà pâli des premières lueurs de l'aube, mais le décor se réduisait encore à une foule d'ombres immobiles aisément identifiables : là, le vieux chêne ; là, la clôture ; ou bien encore là, le petit puits.

À première vue, rien ne remuait.

« Ma pauvre Abigail, se dit-elle à haute voix, tu deviens sénile ! »

À peine avait-elle lâché ces mots qu'une silhouette noire apparut.

Un homme plutôt maigre, avec une chevelure filasse, le dos voûté, avançait dans l'allée en claudiquant. Le manque de luminosité ne lui permit pas de détailler son visage, tout juste d'en discerner le contour.

Un vagabond.

L'idée éveilla en elle une peur enfantine, le souvenir d'un croquemitaine qu'évoquait sa mère pour les faire obéir, sa sœur Jane et elle. Une histoire de vagabond qui enlevait les enfants désobéissants, pour les dévorer tout cru. Une fable, certes, mais terriblement efficace. À tel point qu'Abigail avait refusé un jour d'aller à l'école après avoir croisé un clochard marchant le long de la voie ferrée, un raccourci emprunté par nombre de gamins.

L'angoisse lui pétrit les entrailles.

Quand les marches du perron grincèrent sous le poids de l'inconnu, elle se sentit défaillir.

Il lui fallut beaucoup d'efforts et toute sa lucidité pour se précipiter dans le couloir et s'assurer que tous les verrous avaient bien été tirés.

La gorge nouée, elle perçut les derniers pas de l'homme piétinant de l'autre côté de la porte.

« Partez ! se surprit-elle à dire, d'un ton manquant nettement d'assurance. Partez ou j'appelle la police ! »

Ses doigts s'étaient déjà refermés sur le combiné du téléphone qui trônait sur un guéridon, dans le vestibule.

« Partez ! Je ne plaisante pas ! »

L'individu n'émit qu'un grognement en guise de réponse. Il y eut ensuite un son mat, comme si l'on avait voulu toquer à la porte. Puis, sous les yeux horrifiés de l'octogénaire, la poignée ovale remua.

Le vagabond essayait d'entrer.

Son cœur s'emballa. Une violente douleur lui vrilla la poitrine. Elle demeura un moment pétrifiée, le regard soudé au bouton de porte que l'autre malmenait depuis le porche, la main toujours crispée sur le combiné décroché, l'index droit encoché dans le cadran circulaire de son antique appareil.

Elle pensa prendre le fusil de son défunt mari sur le râtelier, mais elle y renonça. Cela faisait quarante ans que l'arme s'empoussiérait sans avoir été nettoyée ni graissée. Quant aux munitions, de vieilles cartouches au cylindre de carton, elles étaient sans aucun doute périmées. Au mieux, le coup ferait long feu – et elle ne serait pas davantage avancée –, au pire, la culasse pouvait lui exploser à la figure.

Au-dehors, l'intrus délaissa enfin la poignée, au grand soulagement d'Abigail qui suivit sa progression au bruit de son pas traînant sur la terrasse. Revenant dans la cuisine pour l'épier par la fenêtre, elle le vit rebrousser chemin en traversant le jardin en diagonale, puis franchir le portail et disparaître.

L'éclat du jour naissant ne lui permit d'apercevoir qu'une vieille gabardine grisâtre surmontée d'une touffe de cheveux longs et blancs ébouriffés.

Elle relâcha enfin sa respiration après l'avoir inconsciemment retenue jusqu'à ce que le vagabond soit hors de vue, puis poussa un profond soupir. Son petit corps frêle agité de tremblements incontrôlables, elle fit le tour du rez-de-chaussée pour vérifier la bonne fermeture de toutes les fenêtres et de la porte de l'arrière-cour.

Que ce serait-il produit s'il était parvenu à entrer dans la maison ?

Abigail préférait ne pas y penser.

Un moment plus tard, après s'être enfin calmée, elle appela le bureau du shérif.

Lorsque ce dernier arriva enfin, Abigail osa déverrouiller sa porte et se montra sur le seuil.

C'est à cet instant que l'odeur la saisit à la gorge. Elle toussa et réprima un hoquet.

Un relent de charogne empuantissait l'atmosphère.

Ce gars-là n'avait pas dû se laver depuis le déluge.

7:55 a.m. – Riley

LE SHÉRIF CONSTATA LUI-MÊME LES EMPREINTES boueuses laissées par le vagabond. Un pied bien à plat, et le second tout tordu, ce qui expliquait sa démarche.

Il ferait passer le mot à tous ses adjoints.

Le vagabondage était interdit, il ne serait pas difficile de mettre la main sur un individu aussi crasseux, boiteux

de surcroît. Il suffirait alors de le reconduire à la limite du comté.

Pas de quoi fouetter un chat, en tout cas.

C'était sans compter sur Thompson.

« Shérif, il faut que vous veniez voir ça. » lui chuchota-t-il alors que la veuve était allée leur chercher du thé.

L'adjoint l'entraîna au fond du jardin, près d'un épais buisson dont il écarta le feuillage à l'aide de sa matraque.

« J'ai trouvé ça en inspectant le périmètre. Je n'ai pas voulu affoler cette pauvre madame Smith, alors je ne lui en ai pas parlé. »

Riley se contenta d'un vague hochement de tête, incapable, sur le coup, d'émettre le moindre son.

Baudelaire était là, inerte.

On lui avait arraché la tête.

Pas de quoi fouetter un chat, hein ? se dit Joshua Riley.

Jamais une expression ne lui avait paru plus mal appropriée.

8:00 a.m. – Kate

KATE REMONTA L'ALLÉE CENTRALE ET DUT s'agripper aux dossiers pour ne pas trébucher quand le gros autobus jaune s'ébranla pour reprendre sa route.

L'engin était vide. Comme chaque matin, il entamait sa tournée de ramassage scolaire devant chez elle.

Pour l'instant, il régnait à l'intérieur un silence uniquement troublé par le bruit du moteur et le vieil air disco que fredonnait Harry, le chauffeur. Au fur et à

mesure des arrêts, l'espace se remplirait des piailllements des ados et d'une joyeuse cacophonie à laquelle Kate se sentirait parfaitement étrangère.

Arrivée à mi-chemin dans la travée, elle jeta son sac sur un siège et se laissa tomber sur celui d'à côté, tout contre la fenêtre, histoire de profiter d'un paysage ne variant guère qu'au grès des saisons.

La vitre lui rendit son reflet : le teint hâve, accentué par la couche de fond de teint dont elle s'enduisait méticuleusement le visage, les yeux soulignés d'un épais trait de crayon noir, une bouche aux lèvres fines nappées d'un violet crépusculaire – assorti au verni dont elle avait peint ses ongles longs et biseautés – et cette chevelure ébène, aux mèches capricieuses et désordonnées digne de la coiffure d'une véritable gorgone.

La panoplie n'aurait pas été complète sans sa quincailleterie, comme disait sa mère. Cette débauche de bagues à tous les doigts – pouces y compris – de piercing aux oreilles et de chaînes et pendentifs autour du cou, la plupart arborant des motifs ésotériques ou morbides : pentagrammes, têtes de mort et croix renversées.

Côté fringues, le noir était bien entendu de rigueur.

Une vraie créature de la nuit.

Cette pensée la fit sourire.

C'était le sobriquet dont l'affublait sa mère, laquelle n'avait cependant accepté ni piercing sur la langue, ni au nombril, ne la laissait jamais sortir le soir en semaine, et tout juste jusqu'à 10:30 le week-end. Mais pouvait-elle lui en vouloir après ce qu'il s'était passé à Chicago, l'an dernier ?

L'évocation de ce douloureux souvenir la fit frémir. Elle resserra instinctivement les cuisses, colla son front

à la vitre et s'efforça de chasser les images qui venaient de lui traverser l'esprit.

L'autobus passa devant la propriété de madame Smith, leur plus proche voisine. Une voiture de patrouille était garée en travers de l'allée. Elle aperçut brièvement le shérif Riley et un de ses adjoints dans le jardin. Le shérif avait un temps courtisé sa mère, lors de leur arrivée, mais le flirt avait tourné court. Kate avait été la première à s'en réjouir.

Que se passait-il donc chez la vieille bique pour expliquer la présence des policiers ? Un de ses horribles chats était-il coincé dans un arbre ? Lui avait-on dérobé sa tarte aux pommes sur le bord de la fenêtre ? Car il ne se passait jamais rien, dans cette ville. Leur départ de Chicago pour ce bled paumé de la côte du Massachusetts ne devait rien au hasard.

Là-bas, elle n'avait été qu'une adolescente livrée à elle-même pendant que sa mère bossait comme une dingue. Jeune divorcée, cette dernière occupait alors un poste à responsabilité dans un grand quotidien. Elle n'avait pas jugé utile de lever le pied quand John et elle se séparèrent après dix-sept ans d'un mariage qui avait toujours battu de l'aile. Elle avait cru sa fille, du haut de ses seize ans, capable de s'assumer toute seule.

On pense que ça n'arrive qu'aux autres, avait-elle pitoyablement tenté de se justifier auprès du médecin des urgences du Cook County, puis auprès des deux agents de police venus l'interroger.

La jeune fille frissonna au souvenir de cette fameuse nuit.

Cette boîte à la mode où elle s'était fait entraîner par des copines ; ce videur sans méfiance qui ne lui avait même pas demandé sa pièce d'identité pour vérifier son âge ; cette bouffée tirée d'un joint contenant Dieu sait

quelle substance... et puis le choc, un peu plus tard, quand ce garçon l'avait suivie dans les chiottes. Sa tête résonnait encore du coup de poing reçu en pleine figure avant d'être plaquée au sol ; sa peau frémissait toujours du contact de cette main en train de retrousser sa jupe, d'arracher sa culotte. Dans le brouillard nimbé du sang dégoulinant sur ses yeux, elle avait rué, griffé, mais son agresseur était parvenu à desserrer l'étau de ses cuisses et à...

Un coup de klaxon tonitruant l'arracha à ce cruel souvenir. Un abruti venait de couper la route du bus, au volant d'un vieux modèle de coupé Ford, une Mustang, crut-elle reconnaître.

Harry lâcha un juron d'Irlandais irrité.

Elle secoua la tête.

Chicago, c'était de l'histoire ancienne, maintenant. Maman avait plaqué son job, vendu leur loft et l'avait emmenée ici, pour démarrer une nouvelle vie en quelque sorte, et surtout effacer la précédente.

Joanna Summer avait bien manifesté quelques inquiétudes quand sa fille avait brusquement abandonné ses robes de midinettes pour adopter celui, nettement plus glauque, d'une vraie gothique. Mais le psychologue assurant la thérapie de Kate s'était voulu rassurant : la fascination du morbide était une chose courante chez les adolescents, sans qu'il faille pour cela s'en inquiéter. Il fallait au contraire voir dans ce changement une réelle volonté à tourner la page après le viol. Disons qu'au lieu d'accoucher d'un papillon, la chrysalide avait donné naissance à un vampire !

L'image avait plu à Kate, mais elle ne devait pas se voiler la face. Son nouveau look n'était qu'un leurre destiné à tromper le regard des gens, à les détourner de

la souillure dont elle se sentait encore enduite, même un an et demi après.

Elle aurait donné cher pour qu'un vrai vampire franchisse une nuit le seuil de sa chambre et vienne planter ses canines dans la tendre chair de son cou pour en faire une de ses semblables. Mais elle n'était pas complètement givrée, elle savait bien que ces trucs-là n'existaient qu'au cinéma ou dans la littérature dont elle s'abreuvait jusqu'à l'overdose.

Le bus fit son deuxième arrêt à hauteur de la ferme McLaughlin. Le sas s'ouvrit avec un chuintement pneumatique et une demi-douzaine de jeunes gens grimperent en saluant le vieux chauffeur. Parmi eux, les jumelles McCallum, Debby et Stacy, deux adolescentes un peu cruches que leurs parents élevaient dans une stricte et fervente foi protestante.

En passant près d'elle, les deux jeunes filles cessèrent toute discussion et l'écorchèrent d'un regard oblique où s'entremêlaient répugnance et dégoût – et peut-être un peu de crainte – face à l'icône subversive, voire carrément satanique, qu'elle représentait à leurs yeux de dévotes.

Allez vous faire foutre ! songea Kate. *Vous, votre Dieu, vos cierges et vos crucifix ! Carrez-vous-les où je pense et foutez-moi la paix.*

Puis elle détourna la tête pour coller de nouveau son front sur la vitre.

Elle aurait voulu leur sauter à la gorge, les défigurer en leur griffant le visage, leur arracher les cheveux par poignées, mais elle se contenta d'un profond soupir.

Les jumelles cul-bénies ne méritaient pas sa considération. C'était à cause de ce genre de comportement – rejet de la différence, entre autres – qu'avaient eu

lieu tant de persécutions, d'abord en Europe sous l'Inquisition catholique, puis dans les colonies puritaines qui avaient servi de socle au pays.

Elle en savait quelque chose. Cela faisait quinze jours qu'elle bâchait un exposé sur Elisabeth Manfred, la seule habitante de la ville à avoir été accusée de sorcellerie, puis pendue en 1692, durant l'hystérie collective qui frappa l'état du Massachusetts.

Le sujet l'avait captivée. Elle s'était sentie proche de cette martyre de l'histoire, mais ce qu'elle redoutait à présent, c'était la partie orale du devoir. La seule idée de passer au tableau, devant tous les élèves de la classe, lui nouait les tripes.

Dans ce genre de situation, elle se sentait aussi vulnérable... aussi vulnérable, tiens, que cet épouvantail là-bas, planté au milieu d'un des champs de canneberges du père McCallum et autour duquel s'acharnait une horde de corbeaux.

Puis une idée la frappa.

Cet épouvantail ne s'y trouvait pas hier, non ? Pour faire le même trajet quotidiennement, elle en était à peu près sûre. Et le temps des récoltes était passé, n'est-ce pas ? Ça aussi, elle en était certaine. Alors pourquoi diable le vieux fermier avait-il planté cet artifice pour éloigner des oiseaux en mal de pitance ?

Tandis que le gros autocar jaune poursuivait sa route, elle suivit du regard la silhouette noirâtre, vêtue de haillons crasseux, qui subissait les assauts des oiseaux de mauvais augure dans la plus grande indifférence.

La plus grande indifférence, vraiment ?

Une sueur froide lui fouetta les reins. Elle se tassa brutalement contre son dossier.

Non, elle avait dû rêver.

Elle ferma les yeux pour tenter de fixer, sous ses paupières closes, l'image évanescence, en négatif, de ce qu'elle avait vu, ou cru voir.

Elle secoua la tête.

Non, ma fille, tu es fatiguée, c'est tout.

Et pourtant, l'espace d'un battement de cils, juste avant que le champ ne disparaisse à la périphérie de son regard, il lui avait semblé que l'épouvantail avait levé le bras pour chasser ses assaillants.

8 :05 a.m. – Amber et Teddy

LA VOITURE DÉRAPA EN FRANCHISSANT L'INTER-section. Durant une fraction de seconde, Amber fut persuadée que le gros bus scolaire allait les percuter. Puis Teddy écrasa la pédale d'accélérateur et les pneus, après un instant de flottement, presque d'apesanteur, adhérèrent à nouveau à l'asphalte, propulsant violemment la Mustang en avant. Le crissement des pneumatiques puis le feulement du moteur poussé haut dans les tours répondirent au coup de klaxon du mastodonte jaune et l'effluve âcre de la gomme brûlée envahit l'habitacle.

« Yiiiiihaaaaa ! » s'écria Teddy, la face hilare.

Livide, la jeune fille ravalait sa salive, puis tira sur la sangle de sa ceinture pour lui donner du mou et libérer sa poitrine oppressée.

Elle sourit au garçon pour donner le change, mais n'en menait pas large.

Ted Chesterfield était le neveu du gouverneur de l'état, le poulain racé d'une riche famille établie dans le nord-est du pays depuis que les premiers colons du *Mayflower* y avaient posé le pied. Un pur produit du W.A.S.P.²

Blond, cheveux plaqués en arrière, mâchoire carrée et sourire Colgate, il était, du haut de ses six *pieds*, le beau gosse du lycée de Lincoln High ainsi que le *quarterback* de l'équipe de foot. On l'appelait également *Teddy Bear*, mais il devait moins son surnom à l'ours en peluche qu'à sa combativité de grizzli sur le terrain.

Il était le genre de gars à qui tout sourit, tout réussit.

Son niveau scolaire médiocre importait peu puisque ses aptitudes sportives – et les influences familiales – lui assuraient d'aller à l'université. Et dans le pire des cas, s'il échouait à ses examens, il y aurait toujours un poste à pourvoir dans les multiples entreprises du clan Chesterfield.

Il posa sa grosse paluche sur la cuisse d'Amber et lui fit un clin d'œil.

Amber Swanson était l'une des plus belles filles du lycée. Capitaine des *Cheerleaders*, elle était devenue tout naturellement la petite amie de Teddy. Parce que c'était comme ça que ça devait se passer : la chef des pom-pom-girls sortait toujours avec le *quarterback* de l'équipe de foot.

Elle ôta gentiment la main de Teddy et tira sur sa jupe plissée pour la redescendre à mi-cuisse. C'était un brave garçon, mais il y avait encore des choses qu'elle n'était pas prête à faire, même avec lui.

La petite frayeur lui ayant soulevé l'estomac, elle tourna la manivelle pour faire descendre un peu la vitre.

² White Anglo-Saxon Power. Élite blanche américaine (NdA)

Aussitôt, l'air frais s'engouffra dans l'habitacle et fit voler sa chevelure blonde.

« T'as chaud ? » lui demanda bêtement le garçon.

Elle se contenta d'un nouveau sourire passe-partout, toujours crispée sur son fauteuil tandis que la voiture continuait d'avalier les *miles* de bitume à vive allure.

Elle aimait bien son gros nounours, comme elle l'appelait dans l'intimité, mais elle ne comprenait pas son besoin viscéral de montrer sa virilité, que ce soit sur un terrain de football ou au volant de sa voiture. Mais bon, Ted, au moins, avait une voiture à lui ; il n'avait rien de ces loosers qui devaient se contenter des gros breaks familiaux – et encore, quand leurs parents consentaient à les leur prêter. Il savait aussi se montrer romantique, comme en témoignait le pendentif en forme de cœur gravé de leurs initiales qu'il lui avait offert pour leur premier anniversaire.

Et si Dieu le voulait, ils seraient tous les deux élus reine et roi de la promo lors du bal de fin d'année.

Cette pensée lui soutira un profond soupir.

Ils arrivèrent au lycée alors que le parvis de l'établissement grouillait déjà d'élèves. Teddy dut se tailler un chemin parmi la foule à grands coups de klaxon pour pouvoir se faufiler jusqu'à sa place de parking habituelle.

« Bougez-vous de là ! » gueulait-il pour faire dégager les quelques récalcitrants qui avaient le malheur de demeurer trop longtemps statiques devant son pare-chocs.

Quand il coupa enfin le contact, un élève vint lui coller un tract sur le pare-brise.

« Hé ! Ducon ! » s'exclama-t-il en s'extirpant de l'habitacle comme un diable hors de sa boîte. « Qui t'a permis de toucher à ma caisse ? »

Stan Hartley marqua l'arrêt, sa liasse de prospectus dans les mains, puis se retourna. Son visage au teint habituellement pâle avait instantanément rougi.

« Pardon ? C'est à moi que tu causes ?

— Et à qui tu veux que ce soit, abruti ? »

Stan ravala sa salive en jugeant son interlocuteur. Avec ses deux-cents livres de graisse, il n'était manifestement pas de taille face à l'athlétique *quarterback* qui le dominait d'une bonne tête.

Il agita ses papiers.

« Fais pas chier Chesterfield, osa-t-il tout de même rétorquer. C'est juste un tract pour le concert de ce soir. »

Ted arracha le papier de son essuie-glace et le déchiffra.

Wake the dead en concert !

Ce soir !

Au Luna Park !

Concert gratuit, venez nombreux !

« Wake the dead ?

— C'est le nom de notre groupe, répondit Stan. On donne notre premier concert ce soir.

— Pfff ! N'importe quoi. »

Il froissa la feuille et la jeta par terre.

« En tout cas, la prochaine fois que tu poses tes sales pattes sur ma bagnole, je t'éclate la tronche ! »

Stan prit toute la mesure de la menace et fila sans demander son reste. Il fit en sorte de demeurer invisible aux yeux du *quarterback*, tout en continuant de distribuer ses tracts à qui voulait, jusqu'à l'arrivée du bus scolaire.

L'engin freina en couinant et ses portes-accordéons s'ouvrirent pour laisser s'échapper le flot d'élèves collectés

durant sa tournée. Le garçon en profita pour distribuer une liasse d'affichettes aux nouveaux arrivants.

En sautant du marchepied, Kate considéra avec intérêt ce qu'on venait de lui remettre, avant de hisser son sac à l'épaule et de tracer jusqu'à l'entrée de l'établissement.

« Hé ! Blair Witch ! l'interpella Teddy alors qu'elle passait dans son champ de vision. C'est ce soir Halloween, pas maintenant ! »

La jeune fille se retourna et lui adressa un doigt d'honneur.

Quelques rires fusèrent parmi les lycéens qui assistaient à la scène, mais lorsque Teddy voulut répliquer par une nouvelle vanne, histoire d'avoir le dernier mot, Kate s'était volatilisée.

9:25 a.m. – Kate

L'ANGOISSE LUI NOUAIT LA GORGE ET MÊLAIT À SA salive le goût amer de la bile. Debout face à la classe, Kate déglutit et toisa son auditoire d'un regard circulaire, les mains moites crispées sur le bord de ses notes. Tous les élèves la détaillaient et le sourire en coin de certains en disait long.

À cet instant précis, songea-t-elle, elle aurait cent fois préféré affronter une armée de morts-vivants assoiffés de sang plutôt que les mines moqueuses de ses camarades de classe.

Depuis sa place du fond, Ted Chesterfield lui adressa une grimace de monstre de foire qui déclencha l'hilarité générale.

Mr Steinway, leur professeur, ramena le silence d'un geste impérieux, puis invita la jeune fille à démarrer son exposé.

« Hum... »

Elle se racla la gorge, mal à l'aise. Les mots avaient le plus grand mal à franchir le seuil de ses lèvres.

« Mon exposé porte sur Elisabeth Manfred qui fut pendue pour sorcellerie à la fin du dix-septième siècle. »

Assis sur le bord de son bureau, l'enseignant approuva d'un hochement de tête.

La jeune fille poursuivit.

« Elisabeth Manfred a tout juste seize ans au début de l'année 1692. D'après les témoignages et les minutes du procès parvenus jusqu'à nous, Elisabeth est une adolescente sans histoire. Son père est mort d'une pneumonie alors qu'elle était enfant et sa mère, frappée de cécité, ne s'est jamais remariée. Elle vit avec cette dernière dans une vieille mesure isolée, à l'orée des bois. Quand elle ne le consacre pas à prendre soin de sa mère, la jeune fille passe l'essentiel de son temps à travailler comme domestique dans la vaste demeure des Johnson, une famille bourgeoise, ce qui lui assure un maigre revenu. Jusqu'à ce qu'éclate "l'affaire Manfred", tous la considèrent comme une bonne paroissienne.

» Dans le courant du mois de février, Jonas, le fils aîné des Johnson, est victime d'une série "d'accidents". Cela commence par une chute dans les escaliers qui lui vaudra trois côtes cassées. Quelques jours plus tard, alors qu'il se rend seul à l'église, il sera attaqué par un corbeau "d'une taille incroyable" dont les serres lui laboureront le visage et manqueront de peu de lui crever les yeux. Enfin, il sera victime d'une diarrhée aiguë qui finira par

l'emporter face à des médecins impuissants. Il venait d'avoir dix-sept ans.

» Avant de s'éteindre, en proie à d'abominables coliques, le jeune homme se confesse au révérend Thorne, le pasteur de la communauté. Il lui conte comment, trois semaines plus tôt, il a coincé Elisabeth dans la remise, avant de la culbuter contre sa volonté. Puis, son forfait accompli, comment cette dernière s'est enfuie en le maudissant des pires horreurs.

» De là à entrevoir des manigances avec le Malin, il n'y a qu'un pas.

» La rumeur enfle et les langues se délient, à tort ou à raison. On évoque comment on a surpris plusieurs fois la jeune fille en train d'errer dans les bois, parlant toute seule à haute et intelligible voix comme une illuminée. Seule, vraiment ? N'était-elle pas plutôt en plein commerce avec le Diable ? Ne l'a-t-on pas aperçue, une fois aussi, avec un de ces maudits Indiens qui hantent la campagne et dont les rites impies sont autant de blasphèmes ?

» Elisabeth tombe des nues quand on vient l'arrêter. Elle est conduite au village où elle sera longtemps questionnée sur ses mœurs, sur ses accointances avec le Malin, sur les sorts qu'elle a jetés. Elle nie tout en bloc malgré les supplices que lui font subir ses tortionnaires.

» Devant leur incapacité à lui faire avouer ses crimes, ses accusateurs pensent un temps la relâcher, mais c'est alors que survient une étrange épidémie.

» Plusieurs adolescentes sont brutalement prises de convulsion durant l'office. Elles se jettent sur le sol entre les travées et se roulent par terre, l'écume aux lèvres, tenant des propos incohérents et parfois incompréhensibles. L'une d'elles se sectionnera même l'extrémité de

la langue entre sa mâchoire crispée. Un accident sans gravité, mais terriblement impressionnant.

» À la lumière de ces nouveaux faits, Elisabeth est encore une fois longuement interrogée. Au terme d'une ultime séance de Question, à bout de forces, elle finit par avouer être une sorcière et s'adonner au sabbat. Oui, elle rejoint le Diable la nuit au cœur de la forêt. Oui, elle copule avec la Bête. Oui, elle a ensorcelé Jonas Johnson et les jeunes vierges du village.

» Après un simulacre de procès, en dépit du fait qu'elle se soit rétractée et qu'elle ait clamé en vain son innocence, elle est condamnée à mort. Une potence est dressée en hâte sur la grand-place. Elle y sera pendue à l'aube, sous les huées des villageois.

» Un témoin rapporte qu'au moment de grimper sur l'échafaud, elle a cédé à un brusque accès de rage au cours duquel elle a maudit le village et tous ses habitants.

» Alors Elisabeth Manfred était-elle une sorcière ? Personne ne l'a jamais vue sur un balai, ni même danser avec le Diable. Jonas Johnson a-t-il vraiment été attaqué par un corbeau gigantesque ou s'est-il lui-même infligé ses blessures lors d'une terrible hallucination ? On évoque aujourd'hui une possible intoxication à l'ergot de seigle, un champignon à base duquel on produit le LSD. Mais ce ne sont que des conjectures bien difficiles à étayer plus de trois siècles après les événements.

» Nul ne saura sans doute jamais ce qu'il s'est réellement passé. »

Kate leva les yeux de sa feuille dont les bords s'étaient ramollis entre ses mains moites et poussa un soupir de soulagement. Tout s'était bien passé, finalement.

« Bravo Kate, la congratula Mr Steinway. C'était un excellent exposé, très documenté. Tu peux retourner à ta place. »

Les jambes flageolantes, elle se dirigea vers son bureau, croisant au passage le regard d'un Teddy Bear au meilleur de sa forme. Ce dernier tenait deux de ses crayons croisés en direction de l'adolescente, imitant grossièrement un crucifix, et chuchota un « *Vade retro satanas !* » qui fit pouffer ses voisins.

« Monsieur Chesterfield, ironisa l'enseignant auquel les singeries n'avaient pas échappé, puisque vous tenez tant à amuser la galerie, je vous invite à venir au tableau pour nous faire votre exposé. »

Ce fut l'instant choisi par la sonnerie pour annoncer la fin du cours.

« Sauvé par le gong, Monsieur Chesterfield, reprit le professeur pour couper court à toute manifestation triomphante de son élève. Ne sautez pas de joie, demain, vous passerez le premier. »

11:00 a.m. – Riley

TRADITIONNELLEMENT, LES FORAINS S'INSTALLAIENT au nord-est de Deep Harbor, sur la vaste prairie s'étendant de la rivière Wampanoag aux falaises dominant l'océan. Exposées aux embruns, impropres à la culture, ces terres au sol rocailleux et à l'herbe rase accueillèrent le Luna Park au moment d'Halloween, ainsi que la kermesse de la fête du poisson, au printemps.

Après avoir quitté le poste de police au volant de son pick-up, le shérif Riley descendit *Ocean Street* jusqu'au petit port de pêche, avant d'obliquer vers le nord par *Coast Avenue*, laissant sur sa droite les chalutiers qui tanguaient le long des quais. À quelques *miles* de l'agglomération, juste après la station-service du vieux Mike, il passa devant la silhouette triste et terne de l'ancienne conserverie. La plupart des hautes fenêtres étaient brisées et plusieurs tôles de la toiture avaient été arrachées lors des dernières tempêtes. Cela faisait seulement six mois que l'usine avait fermé, précipitant une partie des foyers de la ville au chômage, et l'endroit tombait déjà en décrépitude.

Riley repensa aux derniers jours d'activité du site, quand le gouverneur avait ordonné l'évacuation des grévistes. Rien que de pauvres gars voulant juste défendre leur gagne-pain en s'opposant à une délocalisation depuis longtemps entérinée par le conseil d'administration.

Les mains du shérif se contractèrent autour du volant.

Cette horrible journée lui avait laissé un goût amer. Les forces de police anti-émeutes de l'état n'y avaient pas été de main morte et plusieurs grévistes avaient été blessés lors de scènes dignes d'une guerre civile. Il avait assisté, impuissant, à l'arrestation de nombreux ouvriers, des amis d'enfance pour la plupart. Certains ne lui avaient pas pardonné son inaction. Mais qu'aurait-il pu faire ? Se joindre à eux pour dresser des barricades et balancer lui aussi des pavés sur les forces de l'ordre ? Non. Il avait juste tenté de les déloger sans violence, en expliquant à ses pauvres bougres qu'ils se battaient pour une cause perdue et que les flics allaient donner l'assaut...

Une mouette manqua de percuter son pare-brise et le tira de ses sombres pensées.

Au-delà des dernières habitations, la route longeait la grève, puis grimpait à l'assaut de la falaise, étirant devant elle le long tracé de son revêtement défoncé que la municipalité renâclait à entretenir.

Après quelques minutes d'un trajet passé à louvoyer entre les nids-de-poule, Riley arriva enfin en vue des installations.

À cette distance, la structure métallique de la grande roue et des montagnes russes lui apparurent comme les carcasses dépecées d'êtres fantastiques et démesurés. Des squelettes de dinosaures, autour desquelles s'affairait une fourmilière humaine, telle un contingent de paléontologues frénétiques, ou une nuée d'insectes nécrophages à l'apogée de la curée.

L'impression perdura jusqu'à ce qu'il arrive près des attractions où l'attendaient, entre autres, Adam Rigsby, le maire, et Joe McPherson, le chef des pompiers volontaires. Ils participaient, avec Riley au comité de sécurité de la ville en charge d'inspecter le Luna Park et de donner son feu vert aux festivités. Les deux hommes étaient en grande discussion avec un troisième gars que le shérif reconnut comme étant le représentant des forains.

Riley rangea son pick-up dans l'ombre de l'imposant camion rouge du *Deep Harbor Fire Department* puis se porta à la rencontre du petit groupe.

Rigsby lui tendit une main molle et moite qu'il serra sans conviction. Le manque d'affinité entre les deux élus n'était un secret pour personne. Riley éprouvait pour le maire une aversion quasi viscérale, notamment depuis sa déplorable gestion de la crise de la conserverie. Il savait également que le maire voulait faire élire un autre shérif, quelqu'un de plus docile, de plus malléable.

Sans attendre, Rigsby prit la tête du cortège, serré de près par Penelope, son assistante personnelle. Elle se trouvait toujours dans son sillage, tel le poisson-pilote accompagnant le squalo. Riley soupçonnait ces deux-là d'entretenir une liaison. Rien de criminel, cependant. Le maire était veuf. Quant à Penny, elle vivait seule. Il s'étonnait simplement qu'une si belle plante pût se laisser tripoter par les doigts boudinés d'un individu si libidineux, si repoussant que Rigsby. Il n'y avait qu'à le regarder souffler et suer par tous les pores tandis qu'ils commençaient l'inspection des attractions. Il ne comprendrait décidément jamais rien aux femmes.

À peine s'était-il fait cette réflexion qu'ils furent rejoints par Joanna Summer, avec laquelle il avait eu une brève relation lors de son arrivée en ville. Appareil photo en bandoulière, elle venait faire un article sur la fête pour la Gazette de Deep Harbor, et adressa un clin d'œil au shérif en le saluant.

Ils avaient tous les deux gardé une certaine complicité, même si les raisons de leur rupture n'étaient pas claires pour Riley. Joanna avait évoqué l'adolescence difficile de sa fille et le récent chamboulement de leur vie à toutes les deux à la suite de leur départ précipité de Chicago. Le shérif en pinçait toujours pour elle alors que la jeune femme paraissait avoir tourné la page. Mais il ne désespérait pas de la reconquérir, et regrettait d'être encore de service ce soir – pénurie d'effectifs oblige –, sinon il l'aurait invitée à l'accompagner à la fête.

L'inspection du comité de sécurité se poursuivit donc sous l'objectif de Joanna, qui prenait des clichés de temps à autre. Au final, pas de problème majeur susceptible d'empêcher l'ouverture de la foire. Seule la

grande roue était en panne, au grand dam de son propriétaire aux mains pleines de cambouis qui n'arrivait pas à isoler le dysfonctionnement.

L'ensemble des attractions répondait aux normes de sécurité. La fête reçut l'aval du comité qui termina son inspection par le petit chapiteau dressé à l'entrée du parc et dont les fanions multicolores claquaient au vent.

« Il y a un cirque cette année ? s'étonna Rigsby.

— Non Adam, s'empressa aussitôt de corriger Penelope, c'est pour le concert.

— Le concert de qui ?

— Euh... »

La belle assistante compulsa ses notes.

« Les *Wake the Dead*.

— Les quoi ?

— C'est un groupe de musique rock composé de lycéens. Le chapiteau est fourni par la ville.

— Et j'ai donné mon accord pour la location de ce truc ? Combien ça coûte ? Non, laissez tomber Penny, mais je sens qu'à l'avenir je regarderai à deux fois les papiers que vous me faites signer !

— C'est-à-dire que j'ai pensé que ce serait bien pour votre image si...

— Vous pensez trop Penny ! la coupa-t-il sèchement. Bon filons d'ici maintenant que cette corvée est réglée ! »

Il prit congé sans s'éterniser.

« Bon débarras ! lâcha McPherson tandis que la Cadillac de Rigsby s'éloignait sur le chemin en soulevant un nuage de poussière. J'ai de plus en plus de mal à supporter les jérémiades de ce gros porc. »

Il cracha de mépris.

Riley garda le silence, mais ne put contenir un hochement de tête approbateur.

En sa qualité d'ancien délégué syndical de la conserverie, le chef des pompiers s'était retrouvé en première ligne lors des vaines négociations avec la direction. Il n'avait pas gardé le meilleur souvenir de la médiation entreprise par le maire qui feignait de tendre la main aux grévistes, alors qu'il n'était qu'une marionnette à la solde du clan Chesterfield.

À son tour, Joe salua Riley avant de grimper dans la cabine de son camion et de démarrer pour rentrer à la caserne.

Les forains étant retournés à leurs occupations, seule Joanna s'attarda auprès du shérif, le temps de prendre quelques clichés de l'ensemble.

Celui-ci sauta derrière son volant et décrocha sa radio pour faire un point avec le poste.

L'histoire du vagabond d'Abigaïl Smith n'avait cessé de le préoccuper durant toute l'inspection. Tant que l'individu errerait dans la nature, on ne pourrait être sûr de rien. Dans quelques heures, des dizaines de gamins sillonneraient les rues en quête de friandises. Le shérif espérait le récupérer avant le crépuscule, histoire de lui faire passer la nuit en cellule avant de le reconduire à la limite du comté le lendemain.

« Thompson, ici Riley, répondez. »

La radio crépita.

« Oui shérif.

— On a des nouvelles du vagabond ? »

Bref silence haché de parasites.

« Négatif. Les gars cherchent toujours.

— Bien, qu'ils continuent.

— Reçu. Terminé. »

Il raccrocha le micro de la radio et ouvrit grand la bouche pour bâiller sous le regard amusé de Joanna.

« Eh bien, mon pauvre Josh', tu as l'air épuisé ! »

Le shérif lui décocha un sourire.

« À vrai dire, je n'ai pas très bien dormi, Jo'. Et l'idée d'être de garde ce soir me fatigue davantage ! Si seulement cet enfoiré de Rigsby avait accepté d'embaucher deux nouveaux adjoints ! On pourrait mieux gérer les congés et les arrêts maladie. Mais tu commences à le connaître, pas vrai ? À croire qu'il se met dans les poches l'argent qu'il ne dépense pas pour la communauté. »

Il éclata d'un rire amer, avant de poursuivre.

« Et entre ce vieil emmerdeur de McCallum, cette histoire de macchabée envolé de la morgue et ce vagabond qui a tenté de pénétrer chez Abigail Smith, j'ai comme l'impression qu'il me sera difficile de trouver un moment pour me reposer avant d'attaquer la soirée ! À ce propos, tu... tu comptes venir à la fête foraine, Jo' ? »

La jeune femme haussa les épaules.

« Je ne sais pas. En principe, Kate et moi passons toujours Halloween à mater de vieux films d'horreur à la télé en nous gavant de friandises, alors... »

Elle laissa mourir sa phrase et un silence gêné s'installa entre eux, vite coupé par le crépitement de la radio.

« Shérif ? Ici Thompson. »

Riley saisit son émetteur.

« Oui ? »

— J'avais oublié de vous dire que ce vieil enquiquineur de McCallum avait rappelé ce matin pour savoir si vous comptiez vous occuper de ses vandales. »

Il adressa un regard entendu à Joanna.

« Qu'il aille au diable, lui et ses fichus trous ! Terminé ! »

Il ne croyait pas si bien dire.

11:30 a.m. – Elias McCallum

« **N**OM DE DIEU ! LES SALOPARDS ! NOM DE Dieu ! » s'écria le vieil Elias McCallum avant de jeter un coup d'œil inquiet au ciel et de se signer. Jurer sur le Seigneur n'était pas dans ses habitudes, mais il ne put s'en empêcher en découvrant de nouveaux trous dans son champ.

Il coupa le moteur de son tracteur et se dressa pour élever son point de vue.

Une dizaine d'excavations poinçonnaient la verdure jusqu'à la rivière délimitant la parcelle.

Elias sauta au bas de son engin et s'approcha de l'un d'eux.

En dehors de ses dimensions, cela ressemblait à un terrier de taupe. L'orifice à proprement parler était d'un diamètre de deux à trois *pièds*, en partie rebouché par l'effondrement du tumulus.

Encore ces satanés gosses qui faisaient les quatre-cents coups à l'approche d'Halloween !

Ils avaient dû venir avec des pelles en son absence. C'était le deuxième champ saccagé par ces vermines. Les salopards ! S'il leur mettait la main dessus ça allait chauffer pour leurs fesses ! Et il s'occuperait ensuite des parents !

Il renifla bruyamment, puis projeta un gros glaviot au fond du trou.

Mais d'abord, il allait rappeler ce bon à rien de Riley, ce shérif de pacotille incapable de museler une bande de gosses.

Alors qu'il rebroussait chemin vers son Massey-Fergusson, un mouvement attira son attention à la lisière des bois bordant son champ. Une silhouette venait de s'évanouir derrière la végétation.

Il tressaillit.

« Reviens petit salopard ! » tonna-t-il de sa voix éraillée de gros fumeur, avant d'être pris d'une quinte de toux.

Il expectora encore un mauvais crachat verdâtre, puis chercha à repérer l'individu parmi les taillis. Quelques branches oscillaient, mais ce pouvait être l'effet de la brise.

« Crénom de crénom ! » jura-t-il. Ça n'allait pas se passer comme ça ! Ces maudits vandales n'allaient pas le narguer bien longtemps.

En trois enjambées, il bondit dans la cabine de son tracteur et en rejaillit après avoir extrait le fusil qu'il gardait toujours derrière le siège. Il fouilla ses poches, en sortit deux cartouches qu'il introduisit dans la culasse, puis déverrouilla le cran de sûreté.

Ouais, ils allaient bien voir de quel bois le père McCallum se chauffait !

Sans attendre, il se lança à la poursuite de l'intrus.

« Reviens salopard ! » cria-t-il une fois encore entre deux ahanements. Il stoppa net après quelques dizaines de *yards*. La végétation était si dense qu'il ne voyait déjà plus ses terres.

Il tendit l'oreille et prit soudain conscience du silence inhabituel pesant sur la forêt. La faune s'était brusquement tue. Tout autour de lui, rien ne se distinguait des fougères et des arbres qui s'élevaient haut vers le ciel.

Il frissonna en songeant aux légendes du cru qui l'avaient parfois effrayé étant enfant, avant de brusquement s'ébrouer.

Des contes à dormir debout, des histoires pour faire peur aux bonnes femmes et à leurs marmots !

C'est alors qu'il repéra les empreintes de pas dans l'humus. Des traces toutes fraîches.

Il s'agenouilla pour les regarder de plus près, comme lorsqu'il traquait du gibier, en saison de chasse.

Une empreinte laissée par une botte, à en juger par le dessin imprimé dans la terre humide. Une sacrée pointure ! Si c'était un gamin, il avait été élevé aux hormones. Non, ça devait être un adolescent, voire un adulte.

Une brindille craqua quelque part sur sa gauche et le fit sursauter.

Une nouvelle fois, une ombre s'évanouit derrière le feuillage.

« Reviens ici ! »

L'intrus fit la sourde oreille et McCallum se jeta à ses trousses à travers les taillis.

Par chance, l'autre avançait plutôt lentement. Il laissait dans son sillage une odeur de pourriture dont les miasmes se firent pestilentiels au fur et à mesure qu'Elias gagnait du terrain ; l'odeur d'un bonhomme dont le postérieur n'a pas vu le bac d'une baignoire depuis des lustres !

En se rapprochant, le vieux fermier remarqua l'accoutrement du fuyard. Des vêtements crasseux au possible, comme si le type s'était roulé dans la boue. Sa chevelure en bataille ne devait pas avoir connu de shampoing depuis longtemps. Un marginal ? Une espèce de hippie ? N'avait-il pas entendu qu'un vagabond avait tenté de s'introduire chez Abigaël Smith, à l'aube ?

L'homme ne courait pas. Il marchait d'un pas rapide, cadencé, mécanique.

« Halte ! » le somma McCallum.

Et comme l'autre n'obtempérait pas, Elias épaula son fusil et déchargea un premier coup en l'air. La détonation profana le silence et des nuées de corbeaux effrayés s'envolèrent en croassant.

L'odeur de poudre brûlée mêlée à l'effluve entêtant du sous-bois avait quelque chose de singulier, d'inconvenant, vite supplanté par l'épouvantable puanteur du vagabond.

« Arrête-toi ou je te colle la prochaine cartouche entre les omoplates ! »

Le fuyard s'arrêta sans se retourner et le paysan put enfin le toiser tout en reprenant son souffle. Il lui sembla reconnaître un uniforme dans les hardes que portait cet homme. Mais pas celui d'un GI, non, plutôt un uniforme désuet comme on en voyait lors de reconstitutions historiques, à moins que ce fût une tenue d'apparat. Des bottes toutes crottées, un pantalon de toile bourbeux, jadis peut-être blanc ou beige, et une veste, une espèce de redingote de couleur foncée, aux épaulettes brodées.

C'était un dingue. Un dingue crasseux et déguisé.

« Retourne-toi ! »

L'autre demeura immobile, à l'exception d'un curieux balancement d'une jambe sur l'autre, comme s'il luttait pour conserver son équilibre.

« Retourne-toi, j'te dis ! Qu'on puisse causer en s'regardant dans le blanc des y... »

Elias laissa mourir sa phrase alors que le vagabond amorçait un périlleux demi-tour, lui présentant une face à le glacer d'effroi.

Son épiderme avait l'aspect cuivré et tanné du cuir, si tendu sur les angles saillants de son visage qu'il semblait prêt à se rompre. Ses lèvres atrophiées, inexistantes, figeaient sa bouche dans un immuable et diabolique rictus. La sombre cavité de ses orbites vides fixa sur McCallum un regard vertigineux.

« Sainte Marie mère de Dieu ! »

Sans prendre le temps de se signer pour ce nouveau juron, le vieux paysan pressa la seconde détente de son fusil. Le canon cracha sa gerbe de feu et la décharge projeta l'homme en arrière, dans un fourré.

Alors que McCallum fouillait fébrilement ses poches pour mettre la main sur de nouvelles munitions, des craquements de bois sec retentirent de part et d'autre.

Des silhouettes surgirent alors, sombres et longilignes, se déplaçant de la même démarche traînante et mal assurée.

Il cala la crosse de son fusil contre sa joue, pivota d'un quart de tour et tira sur l'individu le plus proche de lui. Le temps d'une inspiration, il exécuta un arc de cercle et pressa une nouvelle fois la détente en direction d'un autre type qui se rapprochait dangereusement.

Après un court instant de jubilation, un profond désarroi l'envahit lorsque sa main ne trouva plus de cartouche dans sa poche.

D'autres individus approchaient et lui coupaient toute retraite vers ses champs. Déjà, ceux qu'il avait abattus se redressaient.

« Nom de Dieu ! »

Il était cerné.

Il songea à fuir, mais une vive douleur irradiia soudain dans sa poitrine. Il lâcha son fusil et crispa sa main sur

son cœur avant de tomber à genoux dans le camaïeu d'automne des feuilles mortes tapissant le sol.

Les autres étaient à présent tout près et tendaient vers lui des bras avides, aux doigts longs et décharnés pareils aux serres d'un prédateur.

Loué soit le Seigneur pour sa miséricorde, pensa-t-il.

Il adressa un sourire victorieux à ses assaillants, puis s'effondra brutalement.

Il était déjà mort lorsque le premier d'entre eux posa la main sur lui.